

## **Crise: les psys s'interrogent sur leur rôle. Dans un contexte économique et social plus dur, suggérer aux patients qui vont mal de changer leur manière de penser ne suffit plus.**

*Par Pascale Senk, lefigaro.fr le 24/10/2014*

Il n'y avait pas de raison qu'ils y échappent: alors que tous les corps de métier se voient bousculés par la crise économique, la récession, mais aussi les évolutions technologiques et l'état de la planète, les psys eux-mêmes, jusque-là cantonnés à la sphère intime, commencent à se poser des questions sur leur rôle dans un monde plus dur.

Pour preuve, la publication de deux livres les «interpellant»: celui de la psychanalyste Claude Halmos qui montre que les répercussions psychiques sur l'individu d'un contexte social délétère ne peuvent désormais plus être tués par la profession (surtout lorsque celle-ci s'exprime dans les médias) ; celui aussi du psychanalyste Alain Valterio qui, dans une toute autre position, fustige La Névrose psy(Éd. Favre), culture par trop maternante qui, selon lui, «laisserait penser que plus aucune souffrance ne doit être bravée et qu'il suffirait de la confier pour s'en délivrer, la vie devant avoir avec nous la même bienveillance qu'est supposé avoir le thérapeute avec son patient».

### **Un travail «d'orfèvre»**

À venir aussi, un colloque organisé par la Fédération française de psychothérapie et psychanalyse (FF2P), qui s'interrogera sur la «place du psy dans un monde en mutation»\*. «Oui, la perte de repères et de sens s'est intensifiée», estime la psychothérapeute Michelle Vinot-Coutebergues, vice-présidente de la FF2P et organisatrice de cette manifestation. «Même les traumatismes familiaux ont changé, et il y a de nouvelles souffrances au travail. Avec l'accélération des processus de communication et de changement, les patients n'ont plus le temps de reconstituer leurs ressources intérieures. C'est à une véritable fragmentation du psychisme comme des liens sociaux que nous assistons. Tout praticien doit alors, selon sa méthode, tenter d'y répondre.» Ce qui implique selon elle que chaque psy doit plus que jamais travailler «comme un orfèvre, aidant au retissage chez nos patients de dimensions émotionnelles et cognitives très abîmées par le contexte».

La prise en compte d'une dimension de souffrance qui n'a donc rien d'imaginaire s'impose. Oui, certains patients craignent de perdre leur emploi, et ils ont raison ; certains couples ne s'entendant plus restent ensemble parce que, économiquement, c'est plus facile... Ce ne sont alors pas seulement des «fantasmes» ou des «manières de penser» qu'il s'agit d'écouter, mais d'indéniables réalités.

### **Un lieu quasi pédagogique**

Alain Valterio, lui, estime que la culture de l'empathie que cela suppose ne suffit pas, voire même qu'elle engendrerait encore plus de confusion: «Mon point de vue est que le mal-être généralisé vient de l'illusion que nourrit “la psyrose”, qu'une vie sans souffrir est possible. Pire que cela: tout le monde devrait être aussi important qu'il l'a été aux yeux de la mère dont le fauteuil du psy avec ses bras grands ouverts en est la métaphore!»

Aider le patient à accepter le caractère tragique de la vie? Le débat s'ouvre. Pour Michelle Vinot, tout est question d'équilibre: «Il y a des moments de la thérapie où nous devons être maternants avec le patient», avance-t-elle. «Mais il y a aussi des moments où nous ne pouvons le laisser croire qu'une vie sans souffrance, sous-tendue par la seule quête d'un bonheur illusoire, serait légitime. C'est alors un côté plus “paternant” de notre métier qui doit s'exercer. Un temps où l'on renvoie la personne, une fois qu'elle est consolidée, à son libre arbitre: Qu'allez-vous faire de votre liberté, maintenant?»

Les cabinets des psys ne peuvent plus être seulement des lieux refuges où sera décortiquée l'enfance de la personne en difficulté, mais un lieu quasi pédagogique où sont décryptées par exemple des relations difficiles sur le lieu de travail et comment s'en sortir sans trop de dégâts. «La thérapie devrait être le contraire de ce qu'elle est trop souvent», ajoute Alain Valterio. «Elle devrait nous permettre d'échapper à cette impasse dans laquelle le “je” examine le “moi” comme le serpent qui se mord la queue. Il y a du “non-moi” dans l'être humain. Ça vaut la peine d'aller y voir de plus près. C'est à ça que devrait servir un psy.» Ce «non-moi», c'est aussi ce qui sonne à nos portes, nous imposant d'être conscients de ce qui se passe aussi autour de nous.

\* Colloque «Identité et appartenances», 28 et 29-11 près de Paris. Informations: <http://www.colloques-ff2p.com/>